

Le paysage réversible

Frank R. Stockton



Gloubik Éditions
2022

© Gloubik éditions pour l'illustration de page de titre
et la traduction.

À me regarder, personne ne le suppose-rait ; mais c'est pourtant un fait que je suis membre d'une compagnie de pompiers. Je suis d'âge moyen, un peu gros et, à certains moments de l'année, un peu raide dans les articulations ; ma tenue vestimentaire générale et mon comportement, ceux d'un homme d'affaires sobre, ne suggéreraient pas du tout le pompier actif et impétueux de l'époque. Je n'appartiens à aucun département rémunéré, mais à une compagnie de volontaires *Hook and Ladder*, composée de citoyens masculins actifs de corps ou d'esprit de la ville de province où je vis. Je fais partie de la partie esprits actifs de la compagnie. Et dans une organisation comme la nôtre, qui n'est pas seulement destinée à aider à éteindre les incendies des bâtiments en feu, mais à allumer le flambeau de l'esprit, ce genre de membre est très précieux. Dans le bâtiment que nous occupons, notre camion, avec ses crochets et ses échelles, se dresse à l'étage inférieur, tandis que la grande pièce du dessus sert de club et de salle de lecture. Au début du premier hiver de notre occupation de l'immeuble, nous avons constaté que cette salle, qui avait été très agréable en été, était extrêmement inconfortable en hiver. Le long local avait été initialement destiné à des fins de stockage ; et bien que nous l'ayons orné et aménagé très soigneusement, il a fal-

lu beaucoup de menuiserie et quelques travaux de maçonnerie avant de pouvoir le rendre étanche et à l'épreuve des courants d'air par temps froid. Mais ces derniers temps, nous avons été libéraux dans nos dépenses, et notre trésorerie était absolument vide. J'étais président du comité qui s'occupait de tout ce qui concernait nos locaux et je sentais les responsabilités de ma position. Les travaux nécessaires devaient être commencés immédiatement, mais comment trouver l'argent pour les payer ? Des souscriptions pour ceci et cela avaient été faites jusqu'à ce que les membres en aient assez de ce genre de choses ; et le mauvais succès du dernier a montré qu'il ne fallait pas recommencer.

Je tournais dans mon esprit un grand nombre de plans pour réunir la somme requise, et un matin, comme j'allais à mon établissement en ville, je fus saisi d'une idée heureuse. À ce moment, j'étais debout devant une grande vitrine, dans laquelle se trouvaient un certain nombre de peintures à l'huile ; tous très frais et lumineux. « Qu'est-ce que ça ferait, me disais-je, d'acheter un tableau à un prix modique et de le présenter à une tombola ? Les personnes qui ne sont pas disposées à donner de l'argent directement entreront souvent dans un stratagème de ce type. Je vais entrer et me renseigner. »

Quand je suis entré, je me suis retrouvé dans une grande salle d'exposition dont les murs étaient couverts de peintures. Une personne s'avança à ma rencontre qui, comme cela devint bientôt évident, était le propriétaire de l'endroit. C'était un grand homme, vêtu de noir, avec une chemise ouverte et un visage expressif. Ses yeux et ses cheveux étaient noirs, et ses oreilles se décollaient de sa tête d'une manière qui, selon un auteur récent, indique la faculté de gagner de l'argent ; et il appartenait manifestement à cette classe de personnes qui, au Moyen Âge, ne donnaient pas d'argent pour se faire extraire les dents, comme c'est la coutume actuellement, mais déboursaient souvent de grosses sommes pour avoir le privilège de les conserver. Quand je lui ai demandé si je pouvais me procurer un beau tableau à un prix modéré, il bomba le torse et agita les bras vers ses murs.

— Là, monsieur, dit-il, vous pouvez voir des peintures à l'huile de tous les sujets, de tous les styles et de toutes les classes ; et à des prix, monsieur, inférieurs à ceux qu'on peut trouver ailleurs dans le monde connu. Mentionnez le type d'image que vous souhaitez, et je vous satisferai.

J'ai répondu que je ne savais pas exactement ce que je voulais et que je verrais ce

qu'il avait. Je commençais alors à regarder les tableaux accrochés aux murs, mentionnant de temps en temps mes idées quant à leurs mérites, quand soudain mon compagnon se tourna vers moi et dit :

— Êtes-vous en rapport avec la presse, monsieur ?

J'ai répondu que non, même si j'écrivais occasionnellement pour des périodiques.

— Sur des sujets d'art ? a-t-il demandé.

J'ai répondu par la négative.

— Alors vous êtes sans préjugés, dit-il, et je crois, d'après votre apparence, que vous êtes un homme d'influence, et il n'y a rien que je voudrais mieux que d'exposer le fonctionnement de mon organisation artistique à un homme d'influence, sans préjugés sur l'objet. Mon but est, monsieur, de vulgariser l'art ; mettre le grand art à la portée des masses, et ainsi éduquer les facultés artistiques des citoyens même les plus pauvres.0

J'ai dit que je supposais que le mouvement chromo était destiné à faire tout cela.

— Non, monsieur, répondit-il chaleureusement ; les chromos ne peuvent pas atteindre ce but. Ils sont trop chers. Et, d'ailleurs, ils ne sont pas la vraie chose. Ils sont imprimés, pas peints ; et ce que le pu-

blic veut, c'est le vrai, le travail du pinceau ; et c'est ce que je leur donne. Les tableaux que vous voyez ici, et un stock immense en réserve, sont tous des copies de tableaux précieux, dont beaucoup se trouvent dans les plus belles galeries d'Europe. Je ne vends pas d'originaux. Je garantis que tout est une copie. L'honnêteté est au fond de tout ce que je fais. Mais mes copies sont exactement comme les originaux ; c'est tout ce que je prétends. Je voudrais, monsieur, vous faire visiter mon établissement et vous faire voir comment je poursuis le grand travail d'éducation artistique. Il y a beaucoup de marchands de tableaux dans cette ville, monsieur, qui essaient de faire croire au public que les viles croûtes qu'ils vendent sont des originaux et des œuvres de peintres connus ; et quand ils admettent que le tableau est une copie, ils disent que c'est l'œuvre d'un étudiant distingué ; qu'il n'y a pas d'autre copie dans le pays ; ou ils font une autre déclaration inexacte à ce sujet. Ces personnes dissimulent leurs procédés, mais leurs ruses commencent à être bien connues du public. Maintenant, monsieur, je ne cache rien. Le temps pour ce genre de chose est passé. Je veux que les hommes influents sachent de quelles facilités je bénéficie pour la production d'œuvres d'art sur une grande échelle. Nous irons d'abord au sous-sol. Monsieur,

me dit-il tandis que je le suivais en bas, vous savez comment l'industrie horlogère a été révolutionnée par les grandes sociétés qui fabriquent des montres à l'aide de machines. Le travail lent, incertain et coûteux des pauvres travailleurs qui fabriquaient des montres à la main a été remplacé par les opérations rapides, infaillibles et belles des machines et de la vapeur. Maintenant, monsieur, le grand but de ma vie est d'introduire des machines dans l'art et, finalement, de la vapeur. Et pourtant je n'aurai pas de faux-semblants, pas de chromos. Tout sera réel... le travail du pinceau. Ici, monsieur, continuait-il en me faisant entrer dans une longue salle remplie d'ouvriers, vous voyez les hommes occupés à assembler les châssis sur lesquels tendre mes toiles. Chaque tasseau est coupé, raboté et jointé dans un moulin du Vermont, et envoyé ici par wagon. Après cela, les ouvriers découpent, étirent et préparent les nombreuses toiles qui sont utilisées en un jour. Au fond se trouvent les moulins pour broyer et mélanger les couleurs. Et maintenant, nous irons aux étages supérieurs et verrons le véritable ouvrage d'art. Ici, monsieur, dit-il en continuant à parler pendant que nous parcourions les pièces des différents étages, se trouve le département du paysage et de la marine. Cette rangée d'hommes met en ciel ; ils ne font rien

d'autre. Chacun a son exemplaire devant lui, et, jour après jour, mois après mois, ne peint que ce ciel ; et bien sûr il le fait avec une grande rapidité et fidélité. Au-dessus, sur ces étagères, se trouvent des pots de ciel de toutes sortes ; bleu-serein, tempête, coucher de soleil, gris matin et bien d'autres. Ensuite, le travail passe aux peintres intermédiaires, qui ont leurs pots de demi-teintes à portée de main. Ensuite, les hommes du premier plan le reprennent, et les figuristes mettent les hommes et les animaux. Cet homme-là peint cette vache au premier plan depuis le 1^{er} août. Il peut maintenant la faire trois fois et demie en quinze minutes et passera probablement à seize vaches par heure d'ici la fin de ce mois. Ces filles ne font que mettre des crêtes d'écume aux vagues. Il y a une grande demande à l'heure actuelle pour les marines venteuses. La salle suivante est consacrée aux portraits sur commande. Vous voyez cette rangée de vieilles dames sans tête, tenant chacune une paire de lunettes, et avec un doigt dans la Bible pour marquer un passage ; c'est très populaire, et nous mettons une tête faite à partir de la photo envoyée. Il y a actuellement un grand engouement pour les portraits de bébés nus. Voici un tas d'enfants nus avec des corps tout finis, mais sans tête. Nous pouvons les terminer sur commande dans des délais très

courts. J'ai une fille qui met toutes les fossettes. Vous seriez surpris de voir quelle charmante fossette elle peut faire avec une torsion de son pinceau. Une longue pratique d'une chose, monsieur, est la base du succès de ce grand établissement. Enlevez son pot à fossettes à cette fille et elle n'est plus rien. Elle est maintenant à l'étage, mettant des fossettes sur une grosse commande de Corrège pour l'Ouest. Cette pièce est notre département des personnages, des pièces de combat, des groupes, des personnages seuls, tout. Comme vous l'avez vu auparavant, chaque homme ne copie de l'original que la partie qui est sa spécialité. En plus de ses autres avantages, ce système est pour nous une grande protection. Aucun de mes hommes ne peut travailler à la maison la nuit et le dimanche et falsifier des images. Aucun d'entre eux ne peut en faire un tout entier. Et maintenant, monsieur, vous avez vu la plus grande partie de mon établissement. Les salles de vernissage, d'emballage et de stockage se trouvent dans un autre bâtiment. Je suis en train de mettre au point des plans pour l'érection d'un immense édifice avec des machines à vapeur dans la cave, dans lequel mes peintures seront faites par des machines. Pas de chromos, attention, mais de vraies peintures à l'huile, réalisées au pinceau tournant sur des cylindres. J'aurai des

rouleaux de toile d'un mille de long, comme le papier sur lequel sont imprimés nos grands quotidiens, et les machines feront tout ; coupez l'image, quand elle est passée entre les cylindres, après quoi une nouvelle toile sera enroulée pour faire une nouvelle peinture ; une autre machine les étirera ; et elles passeront dans un bain de vernis en un clin d'œil. Mais c'est dans le futur. Ce que je veux de vous, monsieur, et des autres hommes d'influence dans la société, c'est de faire connaître à notre peuple le grand bien qui est prêt pour lui maintenant, et le plus grand bénéfice qui s'en vient. Et, plus que cela, vous faites un bien incalculable à nos artistes. Ces pauvres travailleurs de la toile solitaire doivent savoir devenir prospères, grands et heureux ; dites-leur d'aller dans d'autres affaires. Et maintenant, monsieur, je dois voir ce que je peux faire pour vous. Nous retournons dans ma galerie et je vous montrerai exactement ce que vous voulez.

Lorsque nous atteignîmes la partie arrière de la salle d'exposition, en bas, il sortit une image non encadrée d'environ trois pieds de long et deux de haut, et la plaça sous une lumière favorable.

— C'est ce que nous appelons un paysage réversible, calqué sur la seule image authentique du genre au monde. Elle vaut

bien deux images. Dans cette position, voyez-vous, une ligne de terre s'étend au milieu de l'image, avec des arbres, des maisons et des personnages, avec un ciel clair au-dessus et un lac, de teinte plus sombre, en dessous. Tout sur la terre se reflète avec précision dans l'eau. C'est un paysage à la lumière du matin. Retournez-le et c'est un ciel de crépuscule qui s'assombrit au-dessus, eau claire au-dessous ; l'étoile du matin, que vous avez vue faiblement scintiller sur l'autre image, est maintenant le reflet de l'étoile du soir.

Je ne prétends pas être un juge en matière de peinture, mais j'ai l'impression d'apprécier une idée originale quand je la vois, et j'ai pensé que cette image pourrait répondre à mon objectif.

— Quel est le prix de ce tableau ? J'ai demandé.

— Eh bien, monsieur, dit-il, à vous, en tant qu'homme influent, je fixerai le prix de ce grand tableau, d'une œuvre relativement inconnue de Gaspar Poussin, à quatre dollars et demi.

Malgré ce que j'avais vu des facilités que possédait cet établissement pour produire du travail à bon marché, je dois avouer que j'ai été surpris de la modicité de la somme demandée pour une peinture à l'huile de cette taille ; Je m'attendais à donner quarante ou

cinquante dollars. Mais, bien que je ne sois pas critique d'art, je suis un homme d'affaires et habitué à faire des affaires. C'est pourquoi j'ai dit :

— Je vous donnerai deux dollars et cinquante cents pour la toile.

— L'affaire est faite, dit-il. Où dois-je l'envoyer ?

Je lui donnais mon adresse en ville et j'ai payé. En m'accompagnant jusqu'à la porte, il m'a dit :

— Si vous voulez plus de ces tableaux, je vous en vendrai une douzaine pour dix-huit dollars, ou le lot entier de cent, tout juste terminé - et il n'y en aura plus de peints - pour cent dollars.

Je lui ai dit que c'était tout ce que je voulais et je suis parti. J'ai ramené le tableau de la maison cet après-midi-là et, le soir, je l'ai exposé dans notre salle de club. J'ai alors fait connaître mon plan pour collecter l'argent dont nous avons besoin en organisant une tombola avec ce tableau comme prix; cent billets au bas prix de deux dollars chacun. Le paysage réversible a été mis en place, d'abord dans un sens puis dans l'autre, un grand nombre de fois, et a fait sensation.

— Je ne pense pas que cela vaille la moitié de deux cents dollars, a déclaré M. Buck-

by, notre président, mais comme l'argent est destiné à l'usage de notre association, cela ne me dérange pas. Mais mon objection au projet est que, si je gagnais le prix, je serais ridiculisé par tous mes confrères. Car, à vrai dire, je pense que la peinture est beaucoup plus amusante qu'autre chose. Ce n'est pas ce que j'appelle du grand art.

Les autres membres étaient dans l'ensemble d'accord avec lui. Ils étaient très amusés par le tableau, mais ils ne se souciaient pas de le posséder, imaginant que ceux qui le ridiculisaient pourraient aussi ridiculiser son propriétaire. Cette opposition me découragea et je me retirai pour réfléchir. Au bout de cinq minutes environ, je suis retourné dans la salle, où il avait maintenant beaucoup plus de monde, car c'était l'une de nos soirées régulières, et j'ai demandé s'ils consentiraient à ce tirage au sort si je m'engageais à ce que le gagnant de la photo ne soit pas moqué par tout autre membre.

— Comment allez-vous garantir cela ? demanda M. Buckby.

— Je vais remettre l'affaire entre les mains de l'Association, répondis-je. Si, après la fin du tirage au sort, une majorité des membres décide que l'un d'entre nous a des raisons de se moquer du gagnant de ce tableau, je rembourserai tout l'argent donné

pour les billets.

Il y avait dans cette proposition quelque chose qui excita la curiosité de mes camarades pompiers ; et lorsque la réunion a été appelée à voter, une résolution a été adoptée que nous aurions la tombola dont la gestion devrait être placée entre mes mains, sous réserve des conditions mentionnées ci-dessus. Il y avait pas mal d'hypothèses sur ce que j'allais faire pour empêcher les gens de se moquer du lauréat, l'opinion générale étant que j'avais l'intention de faire modifier le tableau pour qu'il ressemble à un paysage ordinaire, et non réversible. Mais l'affaire était quelque chose de nouveau et promettait de mettre l'argent dont nous avons tant besoin dans notre trésorerie ; et plusieurs messieurs m'ont assuré qu'ils se feraient un devoir de veiller à ce que chaque membre prenne un billet, un homme généreux promettant, dans l'intérêt de l'Association, de les présenter à ceux des quelques membres qui refuseraient de les acheter pour eux-mêmes. Cette offre a été faite suite à mon insistance pour que chacun d'entre nous ait sa chance au tirage au sort.

Le lendemain matin, je suis allé à l'usine d'art et j'ai dit au propriétaire que je prendrais le lot de réversibles qu'il avait sous la main, s'il incluait celui déjà acheté, et rece-

vais quatre-vingt-dix-sept dollars et demi comme solde dû.

— D'accord ! a-t-il dit. J'ai encore les quatre-vingt-dix-neuf sous la main. Êtes-vous dans le commerce du thé, monsieur ?

— Oh, non, dis-je ; Les toiles sont destinées à une grande Association.

— Il n'y a pas de meilleur moyen d'étendre l'influence de l'art, monsieur, dit-il chaleureusement. Je ne vous facturerais rien pour la boîte. La même adresse, monsieur ?

— Non, ils doivent être transmis à ma résidence, et je lui ai donné les indications nécessaires, ainsi qu'un chèque.

Le lendemain, les quatre-vingt-dix-neuf tableaux sont arrivés et ont été stockés dans ma grange. Ma femme, à qui j'avais fait part de mon plan, y fit quelques objections, disant qu'il ne semblait pas juste d'utiliser la moitié de l'argent versé pour acheter tant de tableaux ; mais je lui ai dit que personne ne pouvait s'attendre dans une tombola à retirer tout l'argent souscrit, et que bien que nous ne gagnerions pas autant que je l'avais espéré, nous devrions retirer cent dollars, et chaque homme aurait une toile. C'était sûrement juste, et le fait était que l'état d'esprit antipathique de nos membres m'obligeait à faire quelque chose de ce genre, si je m'at-

tendais à réunir l'argent nécessaire.

Le tirage au sort a été annoncé et le soir désigné, il y avait une assistance complète. Le prix fut remporté par un certain M. Horter, collectionneur d'art d'un tempérament nerveux, qui s'était opposé à la tombola et qui n'avait consenti à acheter un billet qu'après des sollicitations répétées.

— Maintenant attention, me dit-il, vous avez promis que les autres hommes ne se moqueraient pas de moi, et je te tiens à votre contrat.

Je répondis que j'avais l'intention de m'y tenir, et que le tableau lui serait envoyé dans la matinée de chez moi, où il avait été transporté. Chaque membre présent a annoncé son intention d'appeler Horter le lendemain soir pour voir pourquoi il ne fallait pas se moquer de lui.

Toute la matinée suivante, mon homme, avec un cheval et un chariot léger, était occupé à livrer les paysages réversibles, un à chaque membre de notre club. Ces messieurs étaient, dans presque tous les cas, absents. En rentrant chez eux le soir, chacun trouva son tableau, avec son nom au dos, et un bulletin imprimé l'informant qu'il n'y avait pas eu de perdants dans cette tombola et que chacun avait gagné un lot.

Pas un homme n'a appelé M. Horter ce soir-là, et il s'est beaucoup demandé pour quoi ils n'étaient pas venus, soit pour rire, soit pour dire pourquoi ils ne le feraient pas ; mais chaque autre membre de notre club a reçu la visite de presque tous ses compagnons de pompiers, qui ont couru pour voir s'il était vrai qu'il avait aussi un de ces paysages réversibles ridicules. Comme tout le monde savait que M. Horter en avait un, il n'était pas nécessaire de faire appel à lui ; et même s'ils avaient espéré pouvoir se moquer de lui, ils ne le pouvaient pas, quand chacun d'eux avait lui-même chez lui un des tableaux. Bon nombre m'ont appelé, et certains ont été un peu sévères dans leurs propos, disant que bien que ce soit une très jolie plaisanterie, j'avais dû dépenser presque tout l'argent qu'ils avaient donné pour le bien de l'Association, car, bien sûr, aucun d'entre eux ne se souciait du lot ridicule.

Mais lorsque, le soir de la réunion suivante, j'ai payé cent dollars au Trésor public, une somme plus que suffisante pour rendre notre chambre confortable, ils ont été tout à fait satisfaits. La seule chose qui les troublait était de savoir quoi faire des toiles qu'ils avaient reçues. Aucun d'eux n'était disposé à garder son paysage absurde dans sa maison. C'est M^{me} Buckby, la femme de notre président, qui suggéra un moyen de sortir de la

difficulté.

— Bien sûr, dit-elle à son mari, cela aurait été bien mieux si chacun de vous avait donné les deux dollars sans aucune tombola, et alors vous auriez eu tout votre argent. Mais on ne peut pas s'attendre à ce que les hommes fassent une chose pareille.

— Pas après que nous ayons tous payé nos cotisations régulières et que nous ayons souscrit à ceci, cela et bien d'autres choses pendant près d'un an, dis-je, qui était présent à ce moment-là. Certaines incitations supplémentaires étaient nécessaires.

— Mais, comme vous avez tous ces horribles paysages, continua-t-elle, pourquoi ne les prenez-vous pas et ne les placez-vous pas le long du haut de vos murs, à côté du plafond, là où se trouvent ces ouvertures qui servaient à ventiler la pièce quand elle était utilisée pour le stockage ? Cela économiserait tout l'argent que vous auriez à payer aux charpentiers et aux peintres pour que ces endroits soient rendus étanches et d'apparence décente. Et cela donnerait à votre chambre une apparence magnifique.

Cette idée fut accueillie avec joie. Chaque homme apporta son tableau dans la salle, et nous en clouâmes cent d'affilée au raz du plafond le long des quatre murs, en tournant un avec la moitié la plus sombre

vers le haut, et le suivant dans l'autre sens, de manière à présenter des vues alternées du matin et soir sur toute la distance. L'arrangement répondait admirablement. Les courants d'air du dehors étaient parfaitement exclus : et comme nos murs étaient très hauts, l'effet général était bon.

— Ce genre d'art ne peut pas être trop élevé, déclara M. Horter.

Une semaine ou deux plus tard, quand je suis arrivé à la maison un après-midi, ma femme m'a dit qu'il y avait un cadeau pour moi dans la salle à manger. Comme de telles choses n'étaient pas courantes, je me suis précipité pour voir ce que c'était. J'ai trouvé un très grand paquet plat, ficelé dans du papier brun, et dessus une carte avec mon nom et une longue inscription. Ce dernier était à l'effet que mes associés de la *Hook and Ladder Company*, désireux de témoigner leur gratitude à l'initiateur et au promoteur du système de tombola, ont pris plaisir à lui présenter l'œuvre d'art qui l'accompagnait, qui, lorsqu'elle était accrochée aux murs de sa maison, lui serait un rappel perpétuel du grand et bon travail qu'il avait fait pour l'Association.

Je ne peux pas nier que cela m'a beaucoup touché.

— Bien ! M'écriai-je, m'adressant à ma

femme, il est très rare qu'un homme reçoive des remerciements pour ses efforts gratuits en faveur de ses semblables ; et bien que je doive dire que mes services dans la collecte de fonds pour l'Association méritaient d'être reconnus, je ne m'attendais pas à ce que les membres se fassent la justice de me faire un cadeau.

En déballant le paquet, j'ai découvert, à mon grand dégoût, une copie du Paysage Réversible ! Ma première pensée fut que certains membres, pour plaisanter, avaient décroché un des tableaux de notre salle de réunion et me l'avaient envoyé ; mais, en examinant soigneusement la toile et le cadre, j'étais bien certain que ce tableau n'avait jamais été cloué à un mur. C'était évidemment une copie nouvelle et fraîche du tableau dont on m'avait assuré qu'il ne serait plus produit. Je dois avouer que j'avais éprouvé une certaine fierté à décorer notre salle d'un style de tableau qu'on ne pouvait voir ailleurs ; et, de plus, je n'aime pas beaucoup être dépassé en matière d'affaires, et ma colère contre le fabricant de grand art a entièrement maîtrisé et dissipé le peu de ressentiment que j'aurais pu ressentir contre mes confrères taquins qui m'avaient envoyé le tableau.

Tôt le lendemain matin, je me rendis directement à l'usine d'art et j'étais sur le

point d'entrer lorsque mon attention fut attirée par une image proéminente dans la fenêtre. Je me suis reculé pour le regarder. C'était notre paysage réversible, monté sur un chevalet, et étiqueté « Une scène du matin ». Tandis que je l'examinais pour m'assurer qu'il s'agissait bien du paysage avec lequel j'étais si familier, il fut bouleversé par une machinerie cachée et apparut étiqueté « Une scène du soir ». Au pied du chevalet, je remarquai alors une pancarte portant l'inscription : « Le paysage réversible : une nouvelle idée dans l'art ».

Je restai un instant stupéfait. Non seulement le vilain marchand d'images avait fait un autre de ces tableaux, mais il était prêt à en fournir en nombre. Me précipitant dans la galerie, je demandai à voir le propriétaire.

— Dites donc ! dis-je, qu'est-ce que cela veut dire ? Vous m'avez dit qu'il ne devait plus y avoir de ces tableaux peints ; que je posséderai un lot unique.

— Ce n'est pas la même image, monsieur, s'écria-t-il. Je suis surpris que vous pensiez cela. Sortez avec moi, monsieur, et je vous le prouverai.

« Voilà, monsieur ! dit-il, alors que nous nous tenions devant le tableau, qui était maintenant le côté du matin vers le haut, vous voyez cette étoile ? Dans les images que

nous vous avons vendues, l'étoile du matin était Vénus ; dans celle-ci, c'est Jupiter. Ce n'est pas la même image. Ne vous imaginez que nous tromperions un client... Cela, monsieur, c'est une chose que nous ne faisons jamais !